

mense. D'ailleurs, si vous me refusez vos services en cette occasion, libre à vous ! je m'en passerai. Je traiterai directement avec les créanciers de votre beau-frère.

—Quelle délicatesse ! quelle générosité, pensa Joséphine ! Oh ! pourquoi donc ai-je refusé de devenir la femme de cet homme plein de noblesse ?

—D'ailleurs, reprit François, mon beau-père va me céder toute sa maison de banque.

—Votre beau-père, mon ami ?

—Je parle ainsi par anticipation ; car je ne me marie que dans huit jours, avec la fille de mon associé, de celui qui a fait de moi, pauvre mendiant, son égal.

—Je vous en félicite et j'en félicite encore plus votre fiancée, dit le vieux docteur Delloye en se levant pour serrer la main de François, car elle doit bénir chaque instant de la vie qu'elle va passer avec un mari comme vous, si digne de respect et d'affection. Oui (François, et notez bien que je ne parle pas ici de votre grande fortune, je la laisse de côté), ce que je prise en vous, ce que votre femme doit, avec des larmes de joie, remercier le ciel de trouver en vous, c'est votre cœur pur et sensible, c'est votre caractère droit, probe, et d'une loyauté à toute épreuve. La fortune peut se perdre, avec tous les avantages qu'elle produit, mais les bienfaits d'un caractère comme le vôtre, rien ne peut les détruire. Voyez Émile ; un malheur le frappe, un malheur sous lequel succomberait à jamais tout autre. Eh bien ! parce qu'il est loyal, parce qu'il a pratiqué toutes les vertus avec modestie, parce qu'il ne s'est jamais montré fier de valoir mieux que les autres, tous se disputent aujourd'hui le bonheur de lui rendre service. Il a perdu sa fortune, et chacun lui offre son crédit : il est triste, et chacun le console ; chacun vient autour de lui pour le soutenir, pour le défendre... Tout à l'heure je me trouvais par hasard derrière un groupe d'ouvriers ; je ne saurais vous peindre en quels termes et avec quelle émotion ils parlaient de leur maître. "Non, disaient-ils, cela ne se peut ; nous ne le laisserons jamais quitter son établissement ; nous travaillerions plutôt avec un salaire, moindre de moitié." Et ils ne voulaient pas s'éloigner sans savoir le résultat de la conférence qui avait lieu chez vous.

"Alors je me suis avancé, je leur ai dit que rien n'était changé ; que les affaires de leur patron n'éprouvaient aucun embarras. Leur chagrin s'est tout à coup changé en transports de joie, et ils se sont retirés en se félicitant comme si ce bonheur leur eût été personnel.

"Eh bien ! François, vous aussi, l'adversité peut vous frapper ; car elle

ne vous abattra point ! car elle ne pourra rien contre vous ; pas plus qu'elle n'a pu contre Émile ! C'est là, je vous le répète, mon ami, l'avoir le plus certain et le plus glorieux que vous apportez à votre femme.

—Elle m'apporte en échange, interrompit François, oubliant dans l'entrainement de sa joie la présence de Joséphine, elle m'apporte une éducation solide, un caractère plein de douceur, une charmante figure et vingt ans."

Joséphine étouffa un soupir !

"Oh ! mon Dieu, dit-elle, votre justice est sévère, mais elle est équitable. Oui, je mérite de passer ma vie dans l'isolement et dans la pauvreté ; car vous m'aviez donné la tendresse de cet homme vertueux et je l'ai dédaignée ; car j'ai préféré de folles idées d'ambition à un bonheur certain et que je ne retrouverai plus. J'en suis bien punie, car je le regrette à cette heure, car je pleure avec anertume de le voir pour jamais s'éloigner de moi !"

—:o:—

TESTAMENT D'UN ORANG-OUTANG.

—

Pierre Néron a mis la main sur un document curieux. Il l'a donné à la "Petite Presse." C'est le testament de l'orang-outang du Jardin d'acclimation qui meurt du "mal du pays."

Le document était ainsi conçu :

Ceci est mon testament.

Je le rédige, très affaibli de corps, mais parfaitement sain d'esprit.

Je ne me fais aucune illusion sur mon sort. Je n'en ai plus que pour quelques jours. Je pars sans regret.

Je puis même dire que la mort sera pour moi une délivrance. Ce sont les hommes qui m'ont tué.

Je m'explique.

J'avais, dès longtemps, entendu parler de la race humaine, qui se vantait de descendre de la notre. Je l'ai vue de près, cette dégénérée,—et j'en meurs. Depuis mon arrivée à Paris, les spectacles dont j'ai été témoin, tandis que défilait devant moi des spécimens de toutes les classes sociales, m'ont profondément éccœuré et attristé !

Quoi ! voilà les gens qui se flattent de nous ressembler ! Calomnie injurieuse.

Avons-nous jamais été aussi grotesques que ces petits jeunes gens appelés gommeux, dont des échantillons si burlesques viennent chaque jour me visiter ?

La plupart du temps, ils arrivent escortés d'une compagne, qui les traite avec un mépris que nous autres orangs-outangs, nous n'aurions jamais supporté de la part de nos femelles.

Et ces bourgeois déformés dont les

ventres ballonnent ! eux aussi se targuent d'être nos descendants ! allons donc !

De même que les gommeux, ils m'ont paru bornés à plaisir par leurs femmes, qui réservaient pour les petits cousins d'alentour leurs tendres caresses.

En prêtant l'oreille aux propos des passants, j'ai pu me convaincre que, dans cette race humaine, qui nous veut copier, le moral ne vaut pas mieux, hélas ! que le physique.

Je n'entendais parler que de gens dépouillés, que de haines politiques. Dénigrement de tous par tous, de toutes par toutes.

Nous autres orangs-outangs, quand nous avons une querelle, nous la vidons sur-le-champ, mais jamais nous ne nous attaquons par derrière. Si c'est l'usage que les hommes font de la parole, je m'en félicite d'en avoir été privé.

Tout cela m'a inspiré le dégoût de la vie. La nostalgie a fait le reste.

Être condamné à ces sottises et à ces vilénies à perpétuité, ce serait un spectacle au dessus de mes forces.

Je plis bagage.

N'ayant en propriété que la couverture de laine sous laquelle je grelotte, je n'ai pas de legs à faire.

Je donne seulement ma peau à mon gardien. Il a été bon pour moi. Cette exception m'a touché, surtout venant d'une race aussi méchante.

Sur quoi, la force lui manquant, le pauvre animal signe son testament autographe :

L'ORANG-OUTANG.

—:o:—

UNE NUIT TERRIBLE.

Ce qui suit est le récit exact d'une aventure arrivée à un soldat aux États-Unis :

"Nous avons marché tout le jour sous un soleil brûlant. Des nuages de poussière obscurcissaient l'atmosphère et nous étouffaient. Nous marchions harassés, anéantis, ranimés seulement par le courage de notre vaillant général, qui semblait avoir infusé son esprit dans chacun de nous.

"Parfois nous traversions un bois, et combien nous désirions alors nous reposer sous ses ombrages !

"Nous entrions ensuite dans une vaste plaine, bornée à quelque distance par un marais, où de nombreux reptiles se baignaient et élevaient au-dessus des eaux leur tête hideuse pour respirer les miasmes qui flottaient autour d'eux.

"Mais nous pousions toujours en avant. Sherman continuait sa marche victorieuse jusqu'à l'Océan, et ni les marais, ni les forêts, ni les plaines, ni les montagnes ne pouvaient l'arrêter.

"Vers la chute de ce jour dont j'ai